

Notes pour un glossaire du parler créole de la Trinité

Autor(en): **Aub-Buscher, Gertrud**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **32 (1968)**

Heft 127-128

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399433>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTES POUR UN GLOSSAIRE DU PARLER CRÉOLE DE LA TRINITÉ

Depuis une dizaine d'années, l'étude des parlers créoles, peu à la mode jusque-là, n'a cessé d'intéresser les linguistes. Les créoles à base de vocabulaire français¹, non moins que les langues apparentées à l'anglais, ou au portugais, ont fourni matière à de nombreux articles et livres qui permettent de mieux connaître ce qu'autrefois on ne désignait que sous le nom de 'petit nègre'.

Cependant, ce qui a surtout attiré l'attention des spécialistes, c'est la structure phonétique et grammaticale de ces créoles et, plus récemment, la ressemblance frappante entre certains aspects de la syntaxe de créoles entièrement distincts quant au fonds lexical. Très peu de travaux se sont consacrés à un côté qui, nous semble-t-il, vaut tout autant d'être examiné de près, à savoir le lexique². Le seul glossaire tant soit peu complet d'un créole français est la thèse de la regrettée Élodie Jourdain sur *Le vocabulaire du parler créole de la Martinique*³, mais ce travail, outre les inconvénients de transcription déjà notés dans des comptes rendus⁴, en renferme encore bien d'autres : les mots sont classés d'après les notions qu'ils expriment ; mais à l'intérieur des chapitres, au lieu de nous donner une image cohérente de la cuisine créole, par exemple, l'auteur groupe les éléments selon leur catégorie grammaticale⁵. Manquant d'index, le livre est d'un maniement peu commode.

1. Suivant la tradition, nous les appellerons 'créoles français', bien que leur structure grammaticale soit bien éloignée de celle du français.

2. L'étude la plus récente est un article de Douglas R. Taylor, *Remarks on the Lexicon of Dominican French Creole*, avec un commentaire de Hans Erich Keller, dans *Romance Philology*, tome XVI, no. 4, 1963, p. 402-415.

3. Paris, Klincksieck, 1956.

4. Notamment celui de Douglas Taylor dans *Word*, tome 13, no. 2, 1957, p. 357-68.

5. Classement d'autant plus curieux qu'en créole les limites entre les catégories traditionnelles (verbe, nom, adjectif, préposition) sont fort peu étanches, un seul et même mot pouvant réunir plusieurs fonctions.

Il nous a donc paru bon de rassembler du matériel pour un glossaire d'un parler créole français des Antilles, à la fois dans un but archéologique, car les créoles autant que les anciens dialectes européens ne cessent de céder le pas aux parlers 'plus corrects', et pour des fins pédagogiques et utilitaires; c'est en vain qu'on chercherait dans un dictionnaire en vente en ce moment, tel mot créole utilisé dans un texte par un auteur antillais.

Nous avons choisi comme terrain l'île de la Trinité. Actuellement pays indépendant à l'intérieur du Commonwealth, la Trinité n'a jamais été territoire français. Découverte par Christophe Colomb en 1498, elle resta colonie espagnole jusqu'en 1797, année de sa conquête par les Anglais. Cependant, une *cedula* signée par le roi d'Espagne en 1783, pour remédier au dépeuplement atroce survenu sous la domination espagnole, attira vers la fin du XVIII^e siècle un nombre important de colons français venus des autres îles, la Grenade notamment, en amenant leurs esclaves. Au début du XIX^e siècle, la Trinité, tout en faisant partie de l'empire colonial anglais, devait être plutôt française dans ses mœurs. La langue du petit peuple était un créole français qui se distinguait peu du parler des îles françaises.

Aujourd'hui la situation linguistique de ce pays est autrement compliquée. La langue officielle, qui gagne de plus en plus de terrain, est l'anglais; la grande majorité des habitants parle, sinon un anglais qui se rapproche fortement du *standard English*, l'anglais légèrement créolisé de Trinidad. A celui-ci s'ajoute l'hindi des immigrants hindous venus, comme ouvriers agricoles surtout, au cours des derniers cent ans, et l'espagnol, parlé dans certaines parties de l'île par des descendants, soit d'anciens colons espagnols, soit d'immigrés venus du Venezuela voisin. Quoiqu'on trouve des personnes parlant créole un peu partout dans l'île, le patois créole, connu sous le nom de *patois* tout court, est refoulé surtout dans le nord montagneux. Dans les villages patoisants, c'est encore la langue de communication normale entre les vieux; il est compris et assez souvent parlé des personnes de quarante ans ou plus; il est compris et utilisé pour des plaisanteries par les jeunes.

Le nombre de personnes multi-lingues est particulièrement élevé à la Trinité: la plupart de ceux qui parlent espagnol savent aussi le patois (alors que le contraire n'est pas toujours vrai), et c'est fort rarement qu'on trouve quelqu'un qui ignore absolument l'anglais.

Comme on pourrait s'y attendre, cette coexistence de plusieurs idiomes

a laissé ses traces sur le lexique de tous les parlers en question¹. Au vocabulaire du créole, à base de mots français, dialectaux (surtout normands) ou parisiens, avec des éléments africains et caraïbes, sont venus s'ajouter des expressions tirées des autres parlers de l'île. Si l'apport de l'hindi est assez faible, se limitant surtout à des mots désignant des mets typiques tels que le *carry*, des mots espagnols font leur apparition dans tous les aspects de la vie : *sankòè*² et *pastèl* désignent des plats importés des pays à langue espagnole, *sapat* (de *zapato*) des sabots, *kaskadu* (de *cáscara dura*) et *sapatè* (de *zapatero*) des poissons, *lagwazi*, issu³ d'*alguacil*, un gendarme. Alors que bien des termes d'origine caraïbe (tels que *zandóli*, nom de lézard, *mapipi*, serpent, ou *ka'mil*, nom d'un fruit) ont pu passer dans le créole avant son importation à la Trinité, c'est presque certainement par l'intermédiaire de l'espagnol qu'ont été adoptés certains mots caraïbes particuliers à cette île : *layap* (espagnol *la ñapa*), ce qu'un vendeur donne par-dessus le marché, ou *gayap*, terme indiquant une coutume d'après laquelle des personnes se réunissent pour aider un membre de leur communauté à entreprendre un projet tel que la reconstruction de sa maison, recevant leur nourriture comme seule récompense.

Le contact entre l'anglais et le créole, restreint à l'époque où le petit paysan n'avait que peu d'occasions de s'intégrer au monde de l'anglais officiel, a introduit dans le parler de tous les jours relativement peu de mots anglais (p. ex. *bókét*, anglais *bucket*, seau ; *dōplin*, anglais *dumpling*, boulette de pâte), quoique ceux-ci deviennent plus nombreux pour des *réalia* de la vie moderne (*mótókà*, anglais *motor-car*).

1. Voir à ce propos Robert Wallace Thompson, *Prestamos lingüísticos en tres idiomas trinitarios* (*Estudios Americanos* no. 61, 1956, p. 249-54).

2. Nous attribuons aux signes de transcription phonétique les valeurs qu'ils ont dans le système Gilliéron-Rousselot, à quelques remarques près : (1) Nous notons avec le caractère *r* l'*r* créole, qui est une fricative vélaire très relâchée et légèrement arrondie. (Dans le voisinage d'une labiale ou voyelle arrondie, nous l'avons noté *w*, puisqu'il ne se distingue guère de cette labio-vélaire.) (2) Les voyelles nasales, transcrites *ẽ*, *ã* et *õ*, diffèrent légèrement des nasales françaises, *ẽ* étant plus fermé, *ã* plus antérieur, *õ* plus ouvert. (3) Nous n'avons pas ajouté de signe diacritique sur *a*, toujours antérieur en créole.

3. Avec une agglutination extrêmement fréquente en créole, qu'il s'agisse comme ici de l'article défini (p. ex. *lapòt*, porte, *lapud*, poudre, *lasi*, cire ou scie, *lègliz*, église), indéfini (p. ex. *nòm*, homme) ou partitif (*difè*, feu, *divè*, vin), d'un *z* détaché d'un déterminant pluriel (p. ex. *zè*, œuf, *zèl*, aile, *zwezò*, oiseau) ou d'un possessif (p. ex. *matât*, tante). L'article défini créole, *la* (ou *a* après voyelle) et le possessif sont postposés — 'la porte' est donc *lapòt la* ; l'indéfini, *yò*, préposé, reste invariable ; il n'y a pas de partitif.

Isolé du français depuis des dizaines d'années, le patois de la Trinité est exempt de ces formes du français métropolitain qui semblent envahir le créole des îles françaises, et reste donc essentiellement conservateur.

Nous nous permettons de donner ci-dessous quelques échantillons de mots ayant rapport à des aspects particuliers de la vie du paysan trinitadien, les plaçant autant que possible dans leur contexte.

I. — LA CULTURE DE LA CANNE ET LA FABRICATION DU SUCRE.

L'industrie sucrière est fondamentale à l'économie de Trinidad ainsi qu'à celle des autres îles. A l'heure actuelle, elle est largement mécanisée et se sert d'une main-d'œuvre tirée surtout de la population originaire des Indes. Les langues des champs de canne à sucre ou *jadē kân* sont donc essentiellement l'anglais et l'hindi. Mais on y entendait souvent le patois autrefois, et nous avons réussi à trouver pour nous dire les vieux mots plusieurs personnes, dont, chose assez curieuse, un Hindou.

Les grandes propriétés de canne à sucre ou *bitasyō kân* se trouvent dans la plaine du centre et sud de l'île. Dans le temps il y régnait toute une hiérarchie, allant du propriétaire ou maître, *mèt*, que ses employés appelaient *bujwa*, aux simples ouvriers, *travayè* ou plus précisément *nèg kân*, nègres de canne, en passant par le *kòlòm* ou surveillant, et *kumādè* ou commandeur, auquel est soumis l'ensemble des ouvriers, qu'on désigne sous le nom collectif de *latilyè*. Celui qui fait les canaux d'irrigation ou *kānal* s'appelle *kānalyè*.

Dans la canne, *pyé kân*¹, on distingue les feuilles, *féy* ou *pay*, les jointures ou nœuds, *né*, la fleur ou flèche, qui porte son nom français. La propagation de la canne se fait par des plants, *plā*, qu'on fait avec l'extrémité de la canne, *zāma*, littéralement, 'amarre'.

Pour couper les cannes, le coupeur, *kupè*, se sert de cet instrument passe-partout aux Antilles, la machette, *kutlà*; *kutlasé*², c'est nettoyer les

1. *Pyé* est le mot usuel pour 'arbre' ou 'grande plante' dans les créoles antillais, remplaçant le suffixe français *-ier* (p. ex. *pyé fig*, bananier, *pyé kòkò*, cocotier). Langues hautement analytiques, les créoles ont adopté fort peu de morphèmes français.

2. Le verbe créole n'a qu'une forme unique. Les différences d'aspect et de temps s'expriment à l'aide de particules préposés. Voir, pour le créole de la Trinité, J. J. Thomas, *Theory and Practice of Creole Grammar*, Port of Spain, 1869, p. 44; pour une discussion plus générale, Douglas Taylor, *The origin of West Indian Creole Languages : Evidence from Grammatical Categories* (American Anthropologist, tome 65, no. 4, 1963, p. 800-815).

cannes de leur feuillage avant de les lier, *maré*, en bottes ou *paêè*, 'paquets'. Le chaume qui reste dans le champ (et qu'on laisse repousser pour plusieurs récoltes avant de replanter) s'appelle *eus*, 'souche', avec une métathèse qu'on retrouve assez souvent, dans *èès*, sec, par exemple.

Avant l'arrivée des tracteurs, on se servait d'une charrette, *kabwè*, 'cabrouet', pour porter, ou en bon patois *poté alé*¹, les cannes à l'usine ou *mulè kân*, où l'on les pèse, *pézé* ou *bâlâsé*, puis les passe, *pasé*, pour en extraire le jus, *ji*, ou vesou *vižu*, mot qui s'applique plus particulièrement au jus qu'on a commencé à faire cuire, mais qui reste encore liquide. Il en reste la bagasse (même mot qu'en français). On fait cuire, *bwi* ou *buyi* le jus dans une grande chaudière, *kapa* (anglais *copper* ?), pour qu'il devienne sirop, *siwó*, puis sucre, *sik*, du sucre noir, *nwè* d'abord, puis brun, *bwik*. Autrefois on en faisait des pains de sucre en forme de cône, *papélon*, mot espagnol. Avec la mélasse, *gwó siwó*, on fait le rhum, *wòm*.

II. — LA CULTURE DU CACAO.

La culture du cacao, autrefois l'une des occupations principales des Trinidiens (au point qu'une maladie qui attaqua les cacaoyers au XVIII^e siècle ruina l'économie de l'île) est actuellement en déclin. C'est en outre une industrie où le rôle des communautés parlant espagnol est particulièrement important. Il reste cependant un vocabulaire créole pour différents aspects de cette culture.

Le cacao se dit *kākó*, le cacaoyer *pyé kākó*. Le jeune cacaoyer ou *êipō* est protégé par des plantes qui lui donnent abri, telles que le maïs, le balisier ou l'immortelle. La jeune cabosse se nomme *êirel* (*chirrero* en espagnol de Trinidad²); pleine et prête à être cueillie c'est une *kòs*. On la cueille, *êuyi*, avec un instrument spécial à double croc — le couteau à cacao *kutó kākó*, *kròk kākó* ou *gòtanèl*. Celui qui casse, *kasé*, *piêé*, la cabosse, avec une machette, *kutlà*, c'est la *pikadòl* (espagnol *picador*). A l'intérieur de la cabosse se trouvent les grains, *grèn kākó*, entourés de la chair, *éè* (c'est-à-

1. Cette combinaison de deux verbes se retrouve fréquemment dans les créoles, français et autres, et dans plusieurs langues de l'Afrique occidentale. Cf. *kuwi desān*, litt. 'courir descendre', descendre en courant; *pati kuwi*, 'partir courir', c'est-à-dire partir précipitamment; *halé viré*, 'haler virer', rentrer en tirant sur (la ligne de pêche).

2. Le développement de *-r* final (ou devenu final) en *-l* est un trait caractéristique de l'espagnol de la Trinité.

dire cœur); la cosse vide c'est *lapó*. Pour enlever cette chair, on met à fermenter ou suer, *swé*, les grains sur des feuilles de bananiers dans une boîte fermée spéciale, *bwèt swé* ou *bak kākó*; ces boîtes sont posées dans la maison à cacao, *kay kākó*, petite case en bois. La fermentation dure une semaine environ. Puis il s'agit de sécher, *ééé*, le cacao au soleil, étalé sur un plateau spécial ou *èès kākó*. Le soir on le rentre dans la maison à cacao, à moins que celle-ci ne soit construite avec un toit mobile, permettant à l'opération entière de se faire dans la maison. Quand le cacao est à trois quarts sec, les hommes dansent le cacao, *dāsé kākó*, à pieds nus, dans de l'argile rouge, pour lui donner une jolie couleur. Les grains secs (*èès* en créole) sont torréfiés, *griyé*.

L'unité de vente du cacao ainsi traité et mis en sac, c'est la *fanéga*, 110 livres anglaises ou 50 kilogrammes environ.

III. — LE MANIOC.

Le manioc *mayòk*, est une racine tuberculeuse, dont une variété comestible, *kāmayòk* ou manioc doux, est utilisée telle quelle dans la préparation de divers plats. Le manioc lui-même est vénéneux sous certaines conditions; on en extrait deux sortes de farine ou fécule.

L'ayant arraché, *raéé*, et épluché, *plieé*, on le râpe, *grajé*¹, sur une râpe, *grāj*, puis le met dans un panier long et mou, fait de paille et connu, à cause de sa forme², sous le nom de « couleuvre », *kulèv*, dans lequel on le presse à la main, *pijé* (purger), pour en extraire le liquide. Avec ce liquide, on fait la moussache, *mueas*, dont on se sert pour la cuisine et comme amidon, *lāmidō*. Quant au manioc, on le passe dans une passoire carrée, *lèbieé*, mot d'origine caraïbe. Puis on l'étend pour le sécher sur une platine, *platin*, chauffée par un feu. Pour empêcher qu'il ne brûle, on le remue avec un racloir, *rabó*. La semoule qui en résulte s'appelle *farin*, (la farine de blé étant *farin fwās* ou farine de France). Elle se mange telle quelle et sert aussi à la confection de la galette de manioc, ou *kasav* (mot caraïbe qui sous sa forme espagnole de *cassava* est utilisé dans l'anglais de Trinidad et de la Jamaïque pour désigner le manioc).

1. C'est le mot normal pour 'râper' non seulement en créole, mais aussi dans le français des Antilles.

2. Et probablement par décalque du mot de l'espagnol trinitadien, *sebucdn*, serpent, qui désigne aussi cet ustensile.

La culture du manioc baisse actuellement, les techniques qui s'y rapportent disparaîtront, comme disparaîtra certainement dans quelques dizaines d'années le créole de Trinidad. Nous espérons sauver de l'oubli au moins une partie de la richesse de son vocabulaire, avant qu'il ne soit trop tard.

Gertrud AUB-BUSCHER.